

La révélation: oui mais laquelle? Dans un monde sécularisé, comment articuler la foi et la raison?

**QUE VEUT DIRE « RÉVÉLER » ?** (Par André Gounelle, <<http://andregounelle.fr>>)

Le mot « révélation » se rencontre une cinquantaine de fois dans la Bible et sert de titre à l'un de ses livres, l'Apocalypse. Le verbe grec apocaluptein, utilisé par le Nouveau Testament, signifie « découvrir », « dévoiler ». On l'emploie, par exemple, quand on tire le rideau d'une scène de théâtre au début d'une pièce, ou qu'on ouvre le couvercle d'une boîte pour voir ce qu'il y a dedans, ou, encore, lorsqu'on enlève le masque placé sur un visage. Révéler consiste à rendre visible ce qui ne l'était pas, à exposer au regard ce qui auparavant était dissimulé.

La révélation, ainsi définie, implique quatre éléments :

Premièrement, un acte. Quelque chose se passe ; un événement se produit, un geste se fait ou une parole se dit qui permet de percevoir ce qu'auparavant on ne voyait pas. Cet acte apporte une modification, il inaugure une situation différente en mettant de la lumière là où auparavant elle manquait. La révélation désigne le passage de l'obscurité à la clarté.

Deuxièmement, un sujet agissant. Quelqu'un intervient ; quand un changement a lieu, il y a une raison ; un événement a des causes ; une action, geste ou parole, vient d'un acteur ou d'un agent. Quand on parle de révélation on l'attribue en général à l'entrée en scène de quelqu'un ou de quelque chose qui communique, informe, fait connaître.

Troisième élément, un objet communiqué. La révélation a un contenu ; elle dévoile un secret, elle dissipe un mystère, elle apporte une connaissance. Elle divulgue des réalités ou des vérités auparavant ignorées. Ce qu'elle découvre la rend soit importante soit insignifiante. Sa valeur dépend de ce qu'elle communique.

Quatrième élément, un bénéficiaire ou un destinataire qui la reçoit et qu'elle éclaire. Il n'y a révélation que si quelqu'un se met à voir ou à savoir ce qui auparavant lui était obscur. Le secret des oreilles d'ânes du roi Midas que son barbier confie à un trou creusé dans la terre pour que personne ne l'entende n'est pas révélé ; il ne le sera que quand le frémissement indiscret des roseaux l'aura susurré aux passants.

Chaque théologie et spiritualité a tendance à privilégier un de ces quatre éléments, sans pour cela nier les autres, et on peut les classer en fonction de celui qu'elles accentuent. Sommairement et caricaturalement, je dirai que :

- les piétistes, les existentialistes, les ré revivalistes insistent plutôt sur l'événement ; ils voient d'abord dans la révélation l'expérience vive et bouleversante d'une rencontre ; celui qui n'a pas vécu un tel événement n'a pas vraiment la foi, il n'est pas authentiquement chrétien.
- certains courants orthodoxes soulignent essentiellement l'origine divine ou surnaturelle de la révélation : elle vient de Dieu ; ce n'est pas quelqu'un (un sage, un spirituel, un inspiré), ce n'est pas quelque chose (la nature, l'histoire) qui dévoile Dieu ou la vérité, c'est Dieu se dévoile lui-même ; c'est Dieu qui parle et l'importance de ce qui est dit tient à cette origine.

- les dogmatiques sont davantage sensibles au contenu et donnent la priorité à l'enseignement que délivre la révélation ; elle ouvre l'accès à un savoir, à des connaissances.
- les libéraux ont tendance à beaucoup s'intéresser au destinataire ; il joue un rôle actif, il ne se borne pas à recevoir, il exprime avec ses idées et ses notions ce qu'il a perçu ; la révélation dépend de ce qu'est l'homme, de ses sentiments, de sa réflexion et de sa culture ; elle se formule toujours dans son langage.

## RÉVÉLATION ET SAGESSE

Heidegger a fait justement remarquer que le mot grec *aletheia* (la vérité ou le vrai) signifie originellement ce qui n'est ni caché ni voilé. Cette étymologie établit un rapport étroit entre « révélation » et « vérité ». La connaissance de la vérité représente toujours une découverte ; elle demande, en effet, qu'on aille au-delà des apparences pour atteindre une réalité qui n'est pas immédiatement perceptible. Or, nous ne percevons pas tous Dieu au même endroit ni de la même manière. Ce qui me conduirait à penser qu'aucune révélation n'est générale et universelle, en tout cas dans ses moyens et démarches ; toute révélation est « adressée » et donc particulière à un individu ou à un groupe.

----> Pour le théologien Rudolf Bultmann (1884-1976) nous est révélée « la vie », par quoi il entend la vie véritable, authentique, renouvelée. La révélation fait naître une manière d'exister différente de celle qu'offre le monde ; elle est surgissement en nous de la vie en Christ.

Pour Bultmann, la révélation consiste en un acte et non en un énoncé. Quand quelqu'un se trouve dans le chagrin, le fait de se tenir près de lui, de lui prendre la main et de la serrer a plus d'importance, d'impact et de signification que les mots et les phrases qu'on prononce. De même, selon Bultmann, la révélation n'est pas un discours ; elle est une présence et une relation qui changent la vie du croyant, ce que ne fera pas l'enseignement d'une doctrine.

----> Aujourd'hui les partisans d'un « dessein intelligent » estiment que la science en mettant en valeur la complexité et la cohérence du monde nous révèle quelque chose de Dieu. Le monde ne peut pas relever du hasard, il répond nécessairement à un projet, à un projet bien conçu et combiné.

----> Dieu et l'histoire: Déclarer que Dieu se révèle dans l'histoire ne signifie pas qu'il se manifeste également à chaque instant et dans tous les événements. Il y a des temps forts, ce que le Nouveau Testament appelle des *kairoi*, et des temps plus faibles ; il y a des événements qui nous éclairent énormément et d'autres qui ne disent rien ou pas grand-chose. Pour les premiers chrétiens, la Résurrection représente un moment décisif, capital ; aucun autre ne peut lui être comparé ni même ne l'approche en importance. La fin des temps avec le surgissement d'une nouvelle terre et de nouveaux cieux sera aussi un temps fort (mais pas autant que celui de

Pâques). Cependant, la période qui va de la résurrection à la fin des temps est faible; c'est un « entre temps » (un « entre deux temps »), une période intermédiaire où le croyant vit d'un souvenir et d'une espérance, mais pas d'une actualité comme dans les moments décisifs.

----> Autre possibilité encore: Dieu se révèle directement à notre âme, dans notre intériorité, sans intermédiaire.

Qu'en est-il du désir de croire?

Pour certains, il relève tout simplement de la maladie mentale (Dawkins, Onfray).

L'École de Palo Alto relève que le désir de croire ne peut se fonder lui-même : il est la réponse à l'invitation à croire, qui elle-même est la réponse à la question de Dieu, qui elle-même est le résultat imprévisible à des événements aléatoires survenus dans l'histoire humaine, sous les traits de personnages particuliers, qui eux-mêmes sont le résultat imprévisible d'événements aléatoires survenus dans leur vie d'où découle le désir de croire ! La même circularité se retrouve dans la question du sens de la vie. En fait, nous vivons tous dans une réalité fictive, imaginaire et construite. Nos convictions ne sont que le produit de nos filtres d'encodages de la réalité vécus et perçus individuellement. En conséquence, la subjectivité est la vérité.

Comment interpréter alors la persistance du religieux?

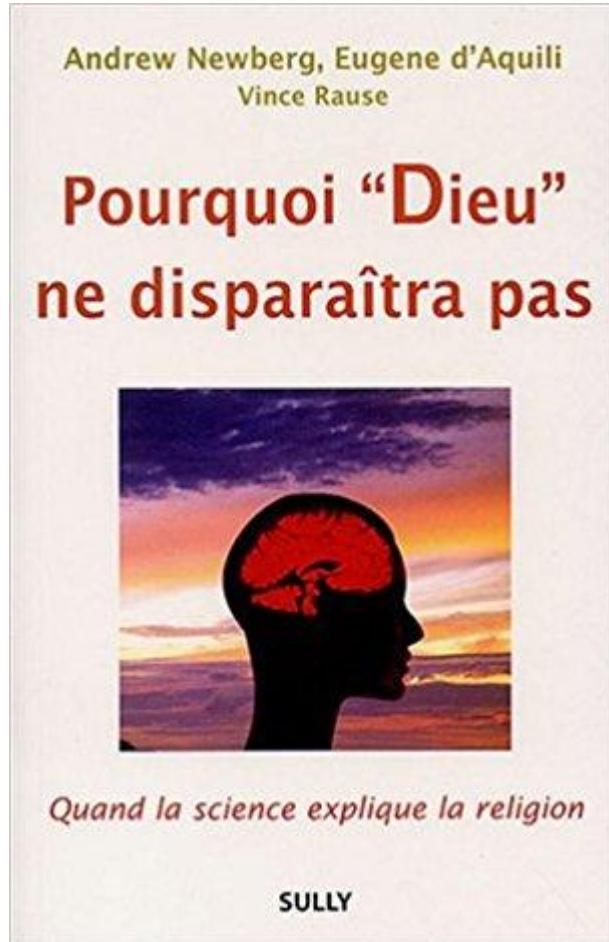
----> Les neurosciences tendent, me semble-t-il, à confirmer son imprégnation neuronale : des neurophysiologistes ont en effet constaté que si les hippocampes (centres de la mémoire explicite) sont encore immatures à l'âge de 2 ou 3 ans, les amygdales (du cerveau émotionnel), elles, sont déjà capables de stocker inconsciemment le souvenir d'événements à forte charge affective ou des souvenirs émotionnels tels que, par exemple, l'atmosphère « envoûtante » d'une église, les prières et autres comportements religieux des parents, voire leurs inquiétudes métaphysiques, sans doute reproduits via les neurones-miroirs du cortex pariétal inférieur.

Ces « traces » neuronales, appelées « engrammes », sont indélébiles, et se renforcent par plasticité neuronale, au fur et à mesure des expériences religieuses.

Les observations par IRM fonctionnelle et par tomographie à émission de positons suggèrent que le cerveau rationnel, le cortex préfrontal notamment, et donc aussi bien l'esprit critique que le libre arbitre ultérieurs s'en trouvent inconsciemment « éteints », et donc « anesthésiés », à des degrés divers, indépendamment de l'intelligence et de l'intellect, du moins en matière de foi. (<<http://michel.thys.over-blog.org/article-une-approche-inhabituelle-neuroscientifique-du-phenomene-religieux-62040993.html>>)

----> Dieu, serait-il une création du lobe temporal ?

Il est connu depuis longtemps que l'épilepsie du lobe temporal du cerveau peut évoquer des expériences mystiques et religieuses ainsi que des émotions, souvenirs et sensations de toutes sortes. Le fait que des crises épileptiques puissent produire des expériences illusoires, y compris des expériences mystiques et religieuses, n'est pas en soi surprenant, mais plusieurs auteurs ont proposé que toutes expériences mystiques et religieuses (et paranormales) seraient dues à l'activation anormale du lobe temporal, même en absence d'épilepsie détectable.



### La persistance de Dieu

On croit que nos expériences, de quelque nature qu'elles soient, dépendent de «la façon dont notre cerveau interprète certains processus neurochimiques», mais cela n'invalide pas nos expériences. Quand en présence d'une personne, mon cœur bat plus vite, ma température s'élève etc., le fait que mon cerveau l'interprète comme de l'amour, n'annule pas l'expérience que je viens de faire. Je ne vois pas pourquoi notre expérience religieuse devrait être une exception.

(Source : <<http://www.scienceetreligion.com/dieu-une-invention-du-cerveau-humain>>)

L'approche neurologique de Newberg et de son équipe montre que les humains ne s'accrochent pas à Dieu parce qu'il leur manque le courage de faire face au monde sans lui. Elle indique au contraire que « Dieu n'est pas le produit d'un processus cognitif et déductif, mais qu'il a été au contraire « découvert » lors d'une rencontre mystique ou spirituelle portée à la connaissance de la conscience humaine par le mécanisme transcendant de l'esprit. Autrement dit, les humains n'inventent pas un Dieu puissant de façon cognitive pour dépendre ensuite de cette invention, pour acquérir le sentiment de contrôle. Au contraire, Dieu, dans la définition la plus large et la plus fondamentale du terme, est d'abord éprouvé dans une spiritualité mystique. Ces expériences unitaires intimes de la présence de Dieu font apparaître alors la possibilité de contrôle (p.196). » Des vérités essentielles vont devoir être traduites de manière rationnelle en croyances spécifiques. Ces dernières devaient apporter des avantages physiques, psychologiques et sociaux pour que les comportements

religieux puissent être meilleurs pour la survie.

« Les racines neurobiologiques de la transcendance spirituelle montrent que l'Existence unitaire absolue est une possibilité plausible et même probable. De toutes les surprises que notre théorie a à offrir - que les mythes sont poussés par des compulsions biologiques, que les rituels ont été formés intuitivement pour déclencher des états unitaires, que les mystiques ne sont pas, après tout, nécessairement fous et que toutes les religions sont des branches du même arbre spirituel - le fait que cet état unitaire ultime puisse

être soutenu rationnellement nous étonne le plus. La réalité de l'Existence unitaire absolue n'est pas une preuve définitive qu'un Dieu supérieur existe, mais elle est un solide argument pour l'idée que l'existence humaine est bien plus qu'une existence purement matérielle. Nos esprits sont tirés par l'intuition de cette réalité plus profonde, ce sens absolu d'unicité, où la souffrance disparaît et où tous les désirs sont apaisés. Tant que nos cerveaux seront constitués de la façon qu'ils sont, tant que nos esprits seront capables de ressentir cette réalité profonde, la spiritualité continuera de donner forme à l'expérience humaine, et Dieu, quelle que soit la façon dont nous définissons ce concept majestueux et mystérieux, ne disparaîtra pas (p.251-252). »

### Dieu est-il néanmoins une invention?

Pour Alain Houziaux, Dieu n'est ni un être ni un acte en soi, il n'a aucune réalité ontologique. Toute tentative de parler de Dieu le réduit à la logique humaine donc à une idée. Il est une invention rhétorique au même titre que la justice, une idée, un article de foi sans que nous puissions rien dire de son existence en soi. Il est le principe de l'inexplicable qui reste inexplicable, le principe de la gratuité et du pour rien de la vie et du monde qui sont le résultat de l'arbitraire, de l'inexplicable, de l'improbable et du hasard, donnés sans raison, sans justification et sans nécessité. Dieu relève de la rhétorique et de la sémantique au même titre que la chance ou le hasard qui n'ont pas de réalité en soi. Ce mot ne relève pas d'une expérience ontologique, ni de besoins d'ordre psychologique, mais seulement d'une confession de sens du non-sens et de la grâce de l'absurde. Il n'y a pas de sens à trouver à la vie puisqu'elle n'en a pas. Elle nous est donnée pour rien et par grâce, et cela suffit.

Il convient dès lors de se démarquer des survivances historiques primitives: le rêve d'un père tout-puissant à même de nous donner la connaissance, la sécurité, le secours, l'exhortation à un devoir qui découlent directement de notre manque fondamental d'où émergent la détresse et la peur qui créent le besoin de dieu comme dépassement (Sur-Moi – tu ne feras pas, et idéal du moi – tu dois faire...). « La grande découverte de la modernité, c'est la non-nécessité de Dieu (Claude Geffré). » Le fait de confesser Dieu relève plus de la volonté que du sentiment, d'une volonté de résister aux exigences du réalisme, à la fatalité du mal, à l'absurde comme à l'injustice. Tout est nuit et c'est une raison pour choisir la lumière et la prêcher. Comme le dit avec force Maurice Bellet, en tout premier lieu ben sûr en prenant congé des interprétations religieuses qui conduisent à vénérer un Dieu pervers; quand l'amour est blessé, il risque en sa déchirure, toutes sortes de démesures vraiment inhumaines : le silence, la rage, le froid, la jalousie, la culpabilité ou la honte, mais il devient surtout haine conjuguée en logiques infernales car la haine est l'amour lui-même devenu impossible qui se mue en destruction, en se déchirant du dedans en une tristesse sans fond ou en ressentiment effrayant. D'elle peut dériver une énergie extrême vers la frénésie de jouir, l'avidité, l'ambition, le sexe, le pouvoir, l'argent. Elle peut aussi mener à l'abattement complet, à l'échec à répétition, à la déception programmée ; la douleur de l'absence, celle de l'impuissance conduisent à vouloir détruire, ou encore à la résignation, à la dureté, à l'indifférence, au cynisme tranquille même si la brûlure demeure ! La logique infernale fait fructifier le malheur en autant de revendications et ressentiments. On n'en finit pas de cette tristesse-dépit-colère-injustice. Dieu devient une figure perverse, narcissique, sadique et masochiste à notre ressemblance!

## En finir avec un dieu pervers



**Maurice Bellet a eu le courage d'en parler ouvertement. Le Christ nous « libère », dit-on, de la sexualité et de la mort, qui s'y lie ; mais c'est pour tout prendre. Il est le grand fantasme où tout se projette de ce que nous ne pouvons supporter et qui s'y mue en consolation ; mais c'est au prix d'une abdication de ce que nous sommes et spécialement d'un renoncement radical à notre sexualité. Tel est le prix exigé: ce n'est pas hasard si ce grand prophète de l'amour parle aussi, et avec quelle rigueur, de la perte possible et de la damnation. L'envers de l'amour, c'est la terreur, qui ne doit même pas s'avouer.**

**Ainsi le « sexuel » est partout, mais non reconnu. La censure portant sur les mœurs n'est qu'effet et symptôme d'une censure bien plus essentielle, portant sur la connaissance du statut sexuel réel, et qui ne paraît même pas, parce qu'elle s'exprime tout positivement : c'est l'« agapè », qu'on oppose à l'« eros » des Grecs; ce sera l'amour de bienveillance, qui est générosité, opposé à l'amour de concupiscence, égoïste et avide, etc. »**

**S'il en est ainsi, la névrose chrétienne n'est pas d'abord l'échec du christianisme, mais sa réussite: elle est l'équilibre, la paix, les satisfactions perverses obtenues dans et par « l'amour du Christ ». Partagée avec d'autres, elle offre un monde où l'on peut vivre, protégé de la dureté de la vie comme de la puissance dangereuse des pulsions. Et tout ce qu'elle implique de souffrance et d'échec peut toujours se retraduire dans le langage de l'amour. Elle est, en vérité, le système premier, le système fondateur, dont tout le reste ne sera que dérivé."**

**L'amour - le vrai! - s'ancre dans des histoires individuelles, familiales et sociales. Dans le chaotique aussi et ses fantasmes : c'est le domaine de la honte jouissive quand la victime se pare des blessures subies et se vit en objet jeté et repris pour assouvir la violence de l'autre. La haine se décline en magie de l'extrême qui peut aller vers l'anorexie, la drogue, l'alcool, la secte, vers ce qui sera perçu comme dérivés extatiques et jouissances morbides. Il n'y a plus de souffle : juste un corps distordu, déchiqueté. Une déshumanisation qui met en scène le hurlement muet de la destruction mais qui nous dit aussi ce que devrait être le principe d'humanité.**

**L'amour présuppose une diversité de voies qui dit aussi le malheur des grandes instances ; il est à l'œuvre dans un certain christianisme enclin à se battre contre toute licence charnelle qui se perd dans le culte des saints et martyrs, ou dans la figure d'un Dieu pervers, en somme dans la jouissance de la violence, jusqu'au fond sans fond, là où l'amour meurt sur la croix, alors que la vie devient cet enfer où tout est amour mais où l'amour est meurtrier. Visible quand la pensée philosophique opère une séparation dans une fausse humilité en niant le ré-envahissement du méconnu ou du refoulé. Ce qu'il faut quitter, c'est la peur bien sûr mais cela réclame une ouverture à ce monde souterrain, de nos pulsions et angoisses archaïques souvent liées à la sexualité.**

L'apaisement contemporain qui a brisé les vieilles structures éthiques et religieuses par la technique pour maîtriser son destin, pourrait bien être l'apologie d'une moralité sans morale et surtout sans effort. Nous trouvons tout à l'opposé la plus haute sagesse qui trouve son lieu dans la non-quête, dans la pleine adéquation avec ce qui est, dans le détachement continu qui conteste l'illusion du pouvoir prendre. Peut-on encore appeler cela de l'amour ? Uniquement alors dans cette pure transparence de l'être...

La sagesse d'amour sera forcément humble : l'opposé du sans-amour, « un presque rien mais d'une puissance infinie » qui connaît que l'absence d'amour est l'abîme. Un grâce-à-quoi nous ne sommes plus livrés au Néant ni au mortifère archaïque.

Cette sagesse d'amour révélée nous encourage plutôt à nous demander avec Paul Ricoeur : Que requiert alors la Bible de son lecteur ? Ricoeur parle ici de « dépouillement ». La Bible exige du lecteur qu'il se rende disponible à l'événement de la révélation, en substituant à ses images préconçues du divin ce que dit le témoin qui le précède. Ricoeur établit une analogie entre ce dépouillement et la dénonciation de la théologie rationnelle dans la Critique de la raison pure. En effet, quand nous lisons la Bible, nous nous purifions d'images idolâtriques de Dieu.

Face à cette analogie proposée par Ricoeur, on pourrait certes rétorquer que la Bible est pleine d'images contradictoires et de représentations manifestement trop humaines de Dieu. Par conséquent, il faudrait plutôt la rapprocher des illusions métaphysiques dénoncées par Kant que de l'entreprise critique. Mais en réalité – et j'ajoute ici un point qui n'est pas développé par Ricoeur lui-même – dans la mesure où ce que la Bible donne à lire n'est pas tant l'auto-révélation de Dieu qu'une série d'expériences du divin, qui toutes se traduisent par des attestations imparfaites et finalement se contredisent mutuellement, nous ne pouvons pas ne pas lire la Bible de manière critique. Comme on l'a dit plus haut, Dieu ne se révèle jamais entièrement dans le témoignage, il se cache autant qu'il se montre. Dès lors, la Bible appelle spontanément à une lecture vigilante et distanciée, une attitude qui est en même temps, de la part du lecteur, une opération d'auto-purification<sup>1</sup>. La Bible montre que les signes de Dieu sont gratuits et essentiellement imprévisibles, et qu'un mouvement de renoncement à ses préjugés idolâtriques est nécessaire pour se rendre capable de voir ces signes. Par ailleurs, le discours biblique opère en tant que tel une transformation de la conscience que nous avons de nous-mêmes. En effet, l'idée de révélation porte atteinte au préjugé de l'autonomie radicale du sujet pensant. Elle montre que nous existons parce que nous sommes saisis par des événements que nous n'anticipons pas. Mais c'est justement pour cette raison que la rencontre de l'absolu est possible. C'est parce que nous ne sommes pas les créateurs de nos représentations que nous pouvons rencontrer un divin qui précède et excède notre conscience. Parce que nous ne constituons pas la totalité de notre expérience, nous ne fabriquons pas non plus un Dieu à notre image. En même temps, puisque tout témoignage s'expose à la critique, l'idée de révélation nous révèle qu'il n'y a pas d'intuition unitive, pas de savoir absolu. Ainsi est-il montré que la conscience de la vérité ne peut prendre que la forme de la critique et de l'auto-critique. Et qu'elle nous encourage vivement à privilégier une éthique de l'utopie et de la responsabilité axée sur la recherche d'une vie bonne pour tous dans des institutions justes.

Que penser alors du jugement dernier :

**MAUDIT** Dieu jugera. Non pas les siens mais « toutes les nations » (25,32). Le tri – auquel les serviteurs ont eu interdiction de procéder (13,29) – aura bien lieu. Quand? Matthieu n'en dit mot, il situe l'événement hors temps des hommes. Mais lui seul se risque à raconter l'ultime comparution devant le Christ glorieux. En puisant à l'imaginaire de la littérature apocalyptique juive, il mobilise des images connues de ses destinataires. *Brebis et boucs, châtiement et feu éternel, anges et autre diable* parlent le langage figuratif des Écritures et de la tradition. Leur évocation n'intrigue pas, pas plus que l'idée d'un jugement divin que Matthieu traite comme une évidence.

Le tableau porte l'attention, non vers un au-delà menaçant, mais sur l'aujourd'hui de nos actes. L'échéance qui vient donne autorité à l'enseignement délivré par Jésus. La séparation entre les justes et les maudits a pour unique critère six gestes placés au centre de l'image: nourrir l'affamé, désaltérer l'assoiffé, recueillir l'étranger, vêtir le démuné, visiter le malade, rencontrer le prisonnier (25,35-36.42-43). Derrière chacun de ces petits, un frère marqué par le manque. Celui-là est le Christ.



Seulement nul n'a su le reconnaître. Les uns ont agi sans savoir si ce petit était le Christ ou non. Il avait faim, ils l'ont nourri. Les autres ont réservé leurs gestes secourables à d'autres, reconnus frères selon d'autres critères. Tous sont surpris d'entendre la sentence et la signification véritable de leur geste. Brebis ou boucs, Christ n'était pas là où ils le cantonnaient. La rétribution ne vient pas en récompense d'un agir charitable, la valeur ultime de nos agissements nous échappe totalement. Nous voilà donc placés en situation de responsabilité, libres d'agir dans ce monde où Christ vit parmi les petits.

Fin du discours. « Dans deux jours, c'est la Pâque » (26,1). Le Fils de l'homme sera lui-même jugé au tribunal des hommes. Le Dieu-juge des fins dernières se révèle dans le Christ crucifié, solidaire de notre humanité. Eclatant paradoxe d'un jugement dernier que l'on dit terrifiant alors qu'il est la promesse de vivre sans attendre en présence du Christ, notre frère. Là commence le Royaume de Dieu.

▲ **Céline Rohmer**, enseignante chercheuse en Nouveau Testament à l'Institut protestant de théologie – Faculté de Montpellier

## Jésus et le Jugement

**dernier**. En Matthieu 25, 41-43, nous lisons : Ensuite il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits ; allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. Jésus nous présente un Messie de la fin des temps qui sépare les humains en fonction de l'attitude qu'ils auront eue sur terre. Que faire de cette vision binaire ? Comment la comprendre intelligemment ?

**Pour Jésus, le bien est à faire quand il se présente** : sur ce point, il nous renvoie à notre autonomie de jugement et d'action tout en nous rappelant **le critère d'urgence** car qui a faim, soif, quiconque est nu, étranger, malade ou en prison est en situation de **détresse personnelle grave pouvant conduire à la mort ! Ne pas porter assistance, voilà l'inhumain !** Voilà ce qui nous juge et nous condamne. Et pour Jésus, sortir de l'inhumain revient à le rejoindre lui, le messager d'en-haut. Le critère de la détresse personnelle grave est une notion de droit désormais reconnue, c'est un progrès, tout comme le fait que bon nombre d'associations luttent pour le respect des droits humains. **Jésus mettait en tension l'utopie de l'amour fraternel avec le sens de la responsabilité, le devoir et le vouloir, l'absolu et le relatif, la théorie et la pratique, le ciel et la terre. Il le fera jusqu'à donner sa vie pour cette cause...**